

Tigre de papier

Par Louis Hamelin

*Il faut être fou pour affirmer que
les animaux sont politiques,
et je suis assez fou pour cela.*

Fahim Amir

« Révoltes animales »

Quelque chose est en train de se passer, là, sous nos yeux. Dans nos cours, nos rues. J'ignore quand le phénomène a commencé. Le fait que l'apparition de certains signes date de l'époque de la grande peste de 2020 pourrait être significatif.

Ce printemps-là, le premier de la pandémie, sur fond d'écoles fermées et de mesures sanitaires, mon fils de dix ans a découvert du crottin de chevreuil dans le minuscule boisé du parc Laurentie, un espace vert d'à peine quelques hectares enclavé en plein cœur d'un quartier résidentiel de Sherbrooke, sixième ville la plus peuplée du Québec avec ses 170 000 habitants.

Ce parc est situé à un bon kilomètre et demi de la plus proche forêt digne de ce nom, qui est le Bois Beckett, où les cerfs de Virginie, facilement observables en plein jour, abondent au point où même les amoureux des bêtes y sont confrontés à l'évidence d'une surpopulation.

L'espace urbanisé qui s'étend entre le Bois Beckett et le boisé Laurentie est occupé en partie par un terrain de golf de 18 trous. Ce type d'aménagement favorise le maintien d'un reliquat de couvert forestier au moins intermittent, et j'ai supposé que mon chevreuil, venu explorer ce grand terrain de jeu déserté par les golfeurs pour cause de COVID-19, avait franchi, à la faveur de la nuit, la rue aussi passante qu'un boulevard qui délimite cette zone, puis qu'il avait traversé un tissu urbain arboré pour aboutir à ce réduit assiégé par la ville qu'est le bosquet du parc Laurentie.

Mais quand je me tenais près du module de jeux qui y attirait les enfants et que je regardais autour de moi, ce que je voyais, à perte de vue, c'était ceci : des rues et des allées asphaltées, des maisons, du béton, des cours clôturées et des piscines. Un *no deer's land*.

J'avais affaire à un écarté. Ça arrive, et pas seulement aux chevreuils. Des ours, des orignaux se retrouvent sur la grand-rue un beau matin.

Plus d'une année s'est écoulée. Puis, sur le terrain devant la maison, autre découverte de crottin de cerfs, cette fois par ma fille. L'hiver venu, nous avons relevé une première empreinte de sabots dans la neige. Les fines parenthèses qu'elle dessinait racontaient qu'un cerf de Virginie s'était aventuré chez nous, à deux pas du boulevard Portland.

J'habite à quinze minutes de marche du parc Laurentie, au sein d'un secteur résidentiel assez densément peuplé. Notre cour arrière, pas très grande, cernée de haies de cèdres comme toutes celles du voisinage, accueillait déjà une trentaine d'espèces d'oiseaux et trois espèces d'écureuils, en plus des occasionnels ratons-laveurs et moufettes de passage. Mais un chevreuil ? C'était nouveau.

J'ai rapidement compris ce qui l'avait attiré sous nos fenêtres. Les graines mélangées que j'étendais sur un vieux panneau d'aggloméré posé sur des parpaings en guise de mangeoire d'oiseaux contenaient du maïs concassé. Les cerfs en raffolent.

Cet hiver-là, j'ai vu apparaître leurs traces le long des bordures enneigées des rues de mon quartier. Je me disais que quelques cerfs de Virginie devaient utiliser le boisé Laurentie comme base de leurs expéditions nocturnes au milieu des bungalows. Parfois, la piste s'engageait à travers la couche de neige recouvrant une pelouse pour aller grignoter quelques rameaux de cèdre à même les omniprésentes haies. Incursions sacrilèges aux yeux de mes contemporains, je le savais.

Dans la Baie-des-Chaleurs où j'ai grandi, à moins d'un kilomètre des premiers bois de sapins de l'immense forêt qui recouvre les monts Chic-Chocs, apercevoir un chevreuil vivant était un événement. Les bêtes ne sortaient du bois que pour défiler sur les capots des autos. Victime d'un braconnage atavique et effréné, cet animal incarnait l'essence de la vie sauvage à nos yeux.

Comment l'enfant émerveillé d'une famille dont les « tours de machine » consistaient à aller rouler du côté de la Cascapédia dans l'espoir d'y surprendre une biche entre chien et loup est-il devenu ce citoyen légèrement blasé qui, les soirs d'hiver, de la fenêtre de sa cuisine, peut observer une petite harde de cervidés en train de piétiner son terrain ?

Oui, nous en avons compté jusqu'à six ! Les visites étaient devenues presque quotidiennes. En plus de nourrir les volatiles, je déposais désormais, à la tombée de la nuit, environ un demi-kilo de graines (millet, blé, sorgo, maïs) dans des auges improvisées à leur intention. Ils appréciaient aussi le tournesol noir et, dressés sur leurs pattes arrière, s'attaquaient régulièrement aux mangeoires d'oiseaux.

Tant que la chose se limitait aux chevreuils, je pouvais attribuer leur présence à la faculté d'adaptation assez admirable qui fait que certaines espèces animales, comme le dindon sauvage et le coyote, sont de plus en plus chez elles chez nous. Mais à l'hiver de 2022-23, comme si cette banale cour du pays des bungalows s'était soudain transformée en un laboratoire où se poursuivait une expérience de cohabitation inédite, le phénomène a paru s'amplifier. Je le répète : il se passait quelque chose.

Au moment même où les cerfs se faisaient plus assidus, un lièvre d'Amérique blanc comme neige s'est pointé près de la maison. Son sentier bien tracé, le long duquel on aurait facilement pu tendre un collet en fil de laiton, passait pratiquement devant la porte d'entrée, excitant mes

envies de civet. Cet autre amateur de maïs s’est attardé en nos parages quelques jours avant de repartir comme il était venu.

Vers la même époque, un matin, j’ai identifié, traversant le terrain en ligne droite devant la maison, une piste de renard fraîche. Avec tous les petits rongeurs que j’engraisais derrière chez moi – les écureuils roux et gris, la souris sylvestre, le tamia en été -, fallait-il m’étonner ? On a beau savoir que Goupil a toujours rôdé aux franges de la civilisation, ce renard roux en maraude rue Fréchette, à Sherbrooke, avait quelque chose d’agréablement déstabilisant. Si j’inclus l’épervier de Cooper qui, à l’occasion, patrouillait le secteur, mes déversements de graines commençaient à former la base d’une pyramide alimentaire intéressante.

Un rapide calcul me permet d’affirmer que ma cour a maintenant vu passer neuf espèces de mammifères, à l’exclusion des chiens et des chats ! Et le prochain ? Porc-épic ? À quand la meute de coyotes assez effrontée pour venir étripier un faon d’un an sous les yeux de ma famille ?

Un animal sauvage a besoin, essentiellement, de deux choses pour survivre : un couvert pour assurer sa sécurité et des ressources alimentaires suffisantes. L’invasion de mon lopin sherbrookoïse par une si grande variété de créatures vivantes me forçait à regarder mon habitat d’une manière différente. Je vivais dans un secteur qui, quelques décennies avant mon arrivée dans la région, n’était encore qu’une mosaïque campagnarde de champs en friche ou cultivés et de terres boisées. Un demi-siècle plus tard, l’étalement urbain, ici comme ailleurs, affichait partout son triomphe, mais avait-il vraiment remporté la partie ? L’écrasement de la nature environnante sous toujours plus de nouveaux développements devait-il être considéré comme définitif et irréversible ? Ce qui se produisait dans ma cour et dans mon quartier depuis la pandémie, cette reconquête territoriale au moins partielle par la nature sauvage, avec ses allures de *retour du refoulé* faunique, m’a amené à me poser sérieusement la question.

Car la transformation de ma cour en gagnage par les cerfs et son annexion de facto à un habitat faunique plus vaste étaient loin de représenter un cas isolé. À partir du moment où j'ai commencé à m'intéresser au phénomène des chevreuils urbains, mon téléphone dit intelligent s'est mis à me relayer des informations quasi quotidiennes concernant des occurrences semblables ailleurs au Québec. À Clermont dans Charlevoix, à Saint-Georges-de-Beauce, de Hampton au Nouveau-Brunswick à Boucherville et à Longueuil s'élevait la même plainte : au secours, alerte à l'invasion, sauvez nos haies de cèdre !

Et cette irruption faunique dans l'actualité ne concernait pas seulement le cerf de Virginie. Ce même hiver, un lynx du Canada faisait surface à Saint-Hippolyte, et un autre à Trois-Rivières, pendant qu'en France, des compagnies de sangliers prenaient d'assaut les places des villages et que les loups, éradiqués puis réintroduits, se pointaient le bout du museau sur les terre-pleins des autoroutes.

Les réactions humaines devant ce spectaculaire retour d'une vie sauvage refoulée méritent d'être examinées. Chez les citoyens hypersensibles de l'anthropocène, partout le même réflexe digne des vieilles peurs médiévales : aux trifluviens qui rencontreraient le lynx, on conseille d'appeler la police; en Beauce, on réclame l'intervention du maire, du député et du ministère contre les chevreuils brouteurs de haies ! Au Manitoba, une simple moufette entraîne la fermeture d'une école pendant quarante-huit heures...

En fait, les « cerfs de banlieue » (*Journal de Montréal*), qui pourraient bien un jour former une sous-espèce distincte, paraissent avoir saisi une chose importante : un territoire largement urbanisé, purgé de ses grands prédateurs naturels – loup disparu, cougar à l'état de simple hypothèse – et abritant une population humaine assez dense pour y justifier l'interdiction de toute activité de chasse, offre des avantages évidents.

Ajoutons-y le fait que les chiens de la ville se promènent tous au bout d'une laisse et que si les voitures peuvent être un problème, elles menacent tout autant les humains que les cervidés, qui ont, sur les premiers, l'avantage de pouvoir circuler en pleine nuit dans une relative sécurité.

Tant le chevreuil de l'Estrie et de la Beauce que le lynx mauricien me semblent avoir assimilé d'instinct une donnée essentielle de l'époque actuelle : l'humain jappe peut-être, mais il n'est plus vraiment dangereux. Je n'irai pas jusqu'à prétendre que les bêtes peuvent sentir notre fin proche, notre inéluctable déclin. Ni que leurs incursions citadines se comparent à l'agitation des hordes barbares aux frontières d'une Rome déliquescence. Mais voici des animaux qui, d'abord timidement, puis avec une assurance grandissante, ont dû apprivoiser la découverte suivante : ils peuvent désormais déambuler au grand jour dans une rue comme la mienne sans que personne ne leur tire dessus. Comme Mao le disait de l'Occident, notre civilisation est un tigre de papier.

De plus en plus isolé de la vie sauvage par son environnement technologique, mon contemporain, pareil à un chien de garde en laisse, jappe de plus en plus fort, c'est vrai. Et pour défendre quel héritage ?

En gros, l'obsession d'une élite coloniale suprémaciste, la gentry anglaise, pour le beau gazon et les jardins bien tenus. Entre quelques boutons de fleurs et un chevreuil de soixante kilos, le banlieusard sûr de son bon droit est tout disposé à sacrifier le second. Quant à la haie de cèdres, ce rempart végétal fétichisé en tant que forteresse de l'intimité par tous les propriétaires de maisons de la classe moyenne, elle offre au cerf à la fois une nourriture d'hiver appréciée et un couvert en cas de mauvaise surprise.

L'abondance du thuya occidental (communément appelé cèdre) dans n'importe quel quartier résidentiel du nord de l'Amérique est donc à la source de l'actuel contentieux *Homo sapiens vs Odocoileus virginianus*, en même temps qu'elle constitue la principale explication du récent

changement survenu dans ma propre conception du petit bout de terrain humain, trop humain auquel j'aurai contribué à conférer la dignité d'un véritable écosystème.

Le 29 mars, le gouvernement du Québec est passé à l'offensive en prohibant le nourrissage des cerfs en-dehors de la période de chasse. Je n'ai pas été surpris. Décider de ce qui est bon pour eux est un autre droit que s'est arrogé *sapiens*. Je nourrissais les oiseaux, et les chevreuils, attirés, ont eu droit à mes offrandes. Les pouvoirs publics vont-ils maintenant interdire les silos à tournesol noir ? Et si le maïs leur était nocif, les cerfs se hasarderaient-ils par hardes entières dans ces champs où, tard l'automne, on peut les apercevoir en train de grignoter les grains tombés de la récolte précédente à travers la première neige ?

Je vais donc obtempérer à la loi des propriétaires de cèdres, tout en continuant de voir dans notre échange bénéfique aux deux espèces (beauté contre nourriture) une forme de symbiose.

Et je me répéterai que ces cervidés ont posé, dans la cité, oui, un geste politique, comme notre Conseil de Ville qui, pour favoriser les insectes pollinisateurs, déconseille désormais la tonte de la pelouse au début de l'été, et comme ces citoyens encore isolés qui livrent délibérément leurs terrains aux herbes folles et aux fleurs sauvages. Je rêverai d'un milieu urbain constitué de toutes ces cours rebelles et interreliées où circulera librement la faune et où les chevreuils ralentiront enfin le trafic. Pour le réensauvagement du monde.